LA FRANCE ILLUSTRÉE

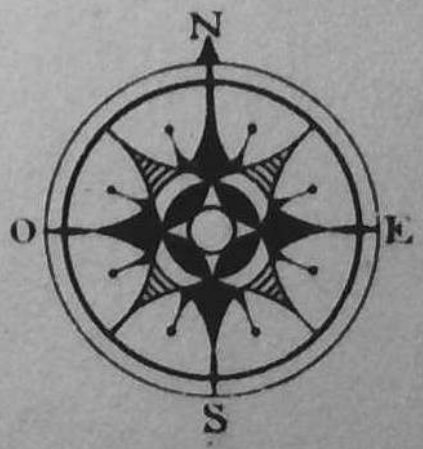
AUGUSTE DUPOUY

COSTUMES BRETONS

LA FRANCE ILLUSTRÉE

AUGUSTE DUPOUY

COSTUMES BRETONS



ÉDITIONS ALPINA
20, RUE ARMAND MOISANT, 20
PARIS

JEUNES BOURLÉDEN DU PORZAY AU PARDON DE SAINTE-ANNE-LA-PALUD.

Copyright by Editions Alpina - Paris 1961.
Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

COSTUMES BRETONS

Il est temps de fixer sous ses aspects divers l'état actuel du costume breton. Au pas accéléré que prend la concurrence du banal, il risque de n'être plus bientôt qu'un souvenir, péniblement entretenu dans de rares musées et ravivé une ou deux fois l'an par des fêtes folkloriques dont le caractère parfois artificiel saute aux yeux des habitants, s'il échappe à ceux de nombreux étrangers. Faisons donc notre tour de Bretagne sans nous attarder en chemin plus que ne le permet le format de ce petit livre.

HAUTE-BRETAGNE

Il y a une Haute et une Basse-Bretagne. On n'étonnera personne en déclarant que c'est dans la Haute, dans la non bretonnante, que le costume local a résisté et résiste le moins. Dans cette Bretagne gallote ou gallaise (les deux mots ont cours), il y a des années que, sauf exception, l'habillement a perdu ce qu'il pouvait avoir de particulier. Vers 1930, à Paimpont, en forêt de Brocéliande, en plein cœur, semble-t-il, de la tradition et de l'archaïsme pittoresque, on ne voyait que les cotonnades ou les lainages de n'importe quelle bourgade du Maine ou du Poitou.

Ce n'est pas qu'alors il fût impossible, qu'il le soit même maintenant de trouver quelques coiffes dans cette Bretagne de l'Est. Coiffes d'artisanes ou de paysannes, il en reste quelques spécimens dans la région rennaise, sous le nom de polkas et de catioles : ce sont de vrais diminutifs de tulle, de dentelle ou de broderie, où il est bien difficile de reconnaître les capelines du vieux temps. Autour de Nantes et dans le pays de Retz, dans celui de Pontchâteau et de la Roche-Bernard, on ferait, en cherchant bien, de pareilles découvertes. On en ferait à l'Ouest de la Vilaine et de la Rance, aux environs de Rochefort-en-Terre, de Jugon, de Lamballe et dans la campagne briochine. Mais ces coiffes et d'autres, quand elles ne sont pas associées au fichu des jours ouvrables ou au châle des dimanches et des jours de fête, elles ne sont, surtout réduites comme c'est le cas général à des dimensions minuscules, qu'une concession dernière à un passé dont on rougit presque. On consent à porter la coiffe, mais tout, dans le reste du costume, dément cette fidélité et lui sert d'excuse ; tout, la dite coiffe ôtée, est conforme aux exigences

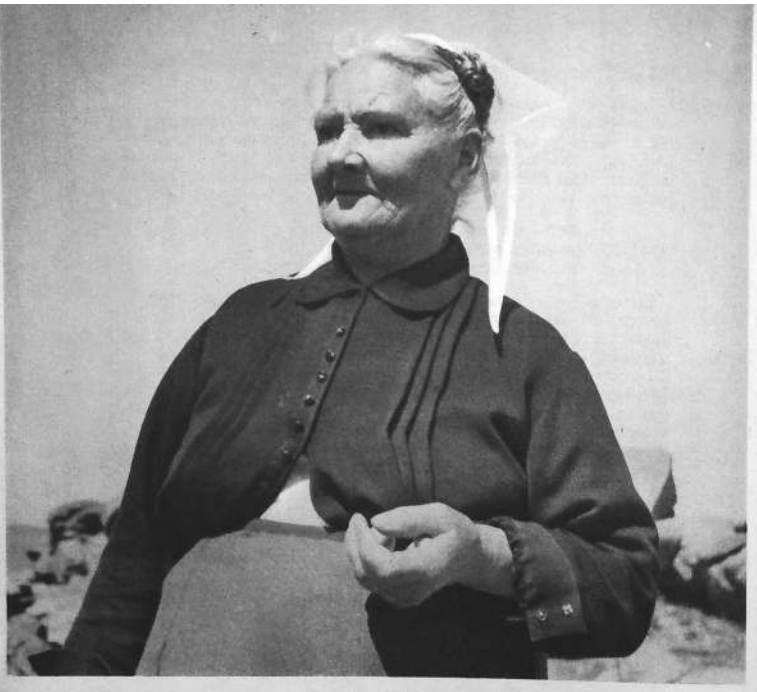
COSTUME DE BOURG-DE-BATZ.

de la mode bourgeoise, autant que le permettent le goût de la cliente et le talent de l'ouvrière. Un corsage banal ne peut que faire regretter la guimpe, le col, le fichu maintenu par devant sous la piécette du tablier et faisant la pointe sur le dos. Et quand

COIFFE DE LA RÉGION NANTAISE.

la coiffe serait celle de Plaintel, aux longues ailes repliées, son ampleur même paraîtrait une discordance, sans le soutien du châle drapant le corps comme l'*himation* de la Grecque antique et lui conférant une dignité.

Déjà, il y a une centaine d'années, les costumes de l'Est armoricain n'avaient rien de très original ; on y voyait des paysans en petit frac et chapeau tromblon. Une exception toutefois, et qui compte : celle du pays guérandais. On s'y serait cru en Cornouaille. Et en effet le peuple qui l'habite n'est pas autochtone, il parlait breton au siècle dernier. La concomitance est hautement significative. Il est significatif que seuls de tout le département, des riverains de l'Atlantique, entre la pointe de Chémoulin et celle de Merquelle, aient adopté ces costumes curieux et somptueux. D'où leur venaient-ils ? Il n'est pas difficile d'en trouver les modèles dans la noblesse du XVIII^e^, du XVII^e^ et même du XVI^e^ siècle, mais transformés, mêlés les uns aux autres par ces roturiers épris de splendeur. Leurs vastes chapeaux à trois cornes et à chenille, leurs vestes ouvertes sur de longs gilets éclatants, leurs larges culottes tissées à la main, les nœuds à bouffettes, les collerettes (celles des hommes comme celles des femmes), les riches corselets des paludières, leurs ceintures de ruban broché sont un héritage seigneurial que le goût populaire a modifié dans un sens unique : celui de la hardiesse. Quels coloristes dans ces marais salants ! Rien de neutre ici, et pourtant rien de criard : tout s'harmonise à merveille. Mais tout reste à l'accoutumée dans les armoires. Les rateaux des ancêtres s'activent encore dans les salines, mais ceux et celles qui les manient ont décidément adopté la mise anonyme qui a presque achevé son tour du monde.



COIFFE TRÉGORROISE.

TRÉGOR

L'importance du vêtement était telle en Basse-Bretagne il y a un demi-siècle, que l'habitude y était prise d'en désigner les terroirs du nom d'un tissu ou de sa couleur, et plus souvent du nom d'une coiffe — celle des habitantes, naturellement. C'est ainsi que le Trégor, avec son annexe le Goëlo et, au Sud de Guigamp, une large tranche de la Haute-Cornouaille, était le pays de la **toukenn**, de la coiffe qu'on y porte encore, mais beaucoup moins.

On eût été bien en peine de donner à ce pays le nom d'un vêtement ou d'une étoffe pour hommes, car il y a longtemps que les hommes y sont vêtus comme des paysans de partout. Les femmes, en revanche, gardèrent volontiers leur coiffe. Le poète Le Braz, dont la mère en était coiffée, lui a consacré un sonnet pieux. En voici le premier tercet :

Coiffe de mon pays, aucun ruban profane
Jamais n'a déparé ta grâce diaphane :
Ton élégance est toute en ta simplicité.

En effet : elle a même quelque chose d'abstrait, comme le dernier de ces trois vers. C'est un bonnet blanc dont le fond de tulle s'évase vers l'arrière comme pour contenir la masse des cheveux, avec, sur l'avant, deux pointes pendantes, à droite et à gauche du visage, souvenir des amples barbes d'autrefois. Ces barbes étaient souvent ramenées sur le dessus d'une coiffe qui cachait presque tous les cheveux. Avec la coiffe se portait un col qui a disparu. Disparu aussi, le fichu, orné ou non de franges. Un corsage sans caractère a tout remplacé. Mais le châle long était

TRÉGORROISES A PERROS - GUIREC.

encore de mise au début de ce siècle, et continue à l'être dans les défilés organisés de temps à autre pour le plaisir des yeux et l'honneur de la tradition.

Le Braz apprécierait-il sans réserve la coiffe trégorroise d'aujourd'hui, raidie sur le haut du crâne dans une obliquité illogique, reculée sur l'arrière pour dégager le plus possible la chevelure et la maigreur, la sécheresse de ces deux pointes latérales dont on ne voit pas la raison d'être ? L'été, aux champs, femmes et jeunes filles opposent à l'ardeur du soleil une capeline blanche ou rose qui ne va pas mal à de gracieux visages dorés par le hâle. Les Bréhatines en ont une autre, peu différente. Enfin, dans les grandes occasions, en des fêtes laïques ou religieuses, paraît à la lumière du jour la belle cornette en forme de hennin, toute de dentelle ou de filet brodé, qui, elle, n'a pas notablement changé, et qui, avec de légères différences, se retrouve ailleurs — point partout.

LÉON

Passé Lanmeur et Plouigneau, qui font partie du Finistère, mais qui sont encore trégorrois, nous pouvons prendre congé de la touken. A Morlaix, port fluvial qui a un quai de Tréguier et un quai de Léon, les coiffes des deux pays se rencontrent. En regardant bien, on y voit aussi, sur quelques têtes âgées, un curieux bonnet de lingerie blanche. Une sorte de bride pend de derrière chaque oreille sur la poitrine, deux autres plus étroites sont nouées sur le sommet de la tête. Le bonnet se termine sur la nuque en une manière de fourreau qu'on appelle — dérision sans fiel — la queue de homard. Ce linge qui s'enroule autour des cheveux, ce n'est pas joli, joli, mais c'est encore plus simple que la coiffe trégorroise, et l'on peut en louer l'absence de toute prétention. Coiffe de citadine, celle-ci, coiffe d'artisane et non de paysanne. Rien à dire du vêtement, qui n'a rien de spécifiquement local.

A Saint-Pol, à Roscoff, à Plouescat, et plus loin de la côte, jusqu'à Plougourvest et Plougar, nous sommes au pays de la **chicoloden.** C'est une petite coiffe dont le fond, qui n'est pas empesé, comporte sur le haut deux petites cornes. Deux larges brides se nouent sous le menton, mais à bonne distance, à moins qu'elles ne se relèvent et ne se rejoignent sur le sommet de la tête.

Laissant derrière soi cette riche côte de maraîchers, on entre au pays des **Paganis**, un nom généralement traduit par celui de Païens, et associé à d'horrifiques histoires de naufrageurs. Là c'est une autre coiffe, pas très différente, présentant

COSTUMES DU LÉON - JEUNES FILLES DE KERLOUAN ET DE GUISSENY AU PARDON DE SAINTE-ANNE-LA-PALUD.

COIFFE D'ARTISANE DE BREST.

LA CHICOLODEN, COIFFE DE SAINT-POL ET DE SA RÉGION.

aussi les petites cornes, mais non la mentonnière. Il en est de drap noir, il en est de percale gris-bleu. On l'appelle la coiffe **pagan.** Dans tout le Bas-Léon, de Lesneven à Brest et de Lannilis au Conquet, se portent des variétés de la même « petite coiffe » — tel est son simple nom, **ar c'hoeff bihan** — à fond plus flou ou plus pointu selon les localités, et sans brides. Les brides se retrouvent à Saint-Thégonnec, à Guimiliau, à Landivisiau, à Ploudiry, à Sizun, où elles ne servent que d'ornement, double couronne de dentelle qui semble se soulever au-dessus de la tête, à droite et à gauche, et qui ne manque pas de grâce. Le fond est généralement brodé.

La grâce n'est pas le caractère dominant de la coiffe portée au Sud de Landerneau, entre Loperhet, Dirinon et Saint-Urbain,

tout unie, toute sobre, et dont l'arrière se relève curieusement en pointe écrasée. On n'ose parler de fantaisie. La fantaisie n'est pas, dans l'ensemble, un mérite ou un péché léonard. L'impression, même aux jours de grande tenue, quand la blancheur des guimpes répond à celle des coiffes, et que le châle est de la partie avec le tablier à piécette, serait plutôt, quand il s'agit de femmes mûres, celle d'une gravité janséniste, non dépourvue toutefois d'élégance. Le goût des jeunes filles pour les couleurs claires tempère un peu cette gravité, et leurs châles préfèrent au noir le beige, le rose éteint, le bleu pervenche, le blanc. Ils s'ornent aussi de longues franges : on peut regretter que ces franges, frôlant les talons et balayant presque le sol, tombent plus bas que ne le fait la jupe, fortement écourtée depuis quelques lustres pour obéir à la mode des villes. La cornette solennelle réclamerait aussi la jupe longue.

En temps ordinaire, le châle ne se porte pas, et le fichu se porte de moins en moins, si bien que, associée à de vagues corsages de mine citadine, à des jupes de lainage, à des manteaux cintrés, à des mantelets de poil, la « petite coiffe » n'est plus en effet qu'une petite chose, comme l'était déjà la **marmotte,** la coiffe d'artisane portée jadis à Brest, à Saint-Renan, à Landerneau, même à Saint-Pol et aussi à Molène, cas inattendu et qui doit moins surprendre si l'on réfléchit que Molène a une population plus maritime que ru-

COSTUME DE SAINT-THÉGONNEC AVEC COIFFE A DOUBLE DIADÈME.

SAINT-THÉGONNEC - SORTIE DE LA GRAND'MESSE.

rale : nous retrouverons des cas analogues en Cornouaille.

La marmotte ne se rencontre plus que comme une rareté à Brest, et sept Saint-Politaines en tout, nous dit-on, lui restent fidèles. Il y avait une autre coiffe en honneur dans la banlieue brestoise, la **chenos** ou **jenos** (la consonne finale se prononce), nom mal explicable, que des linguistes sentimentaux ont traduit par un calembour : « je n'ose »... Je n'ose quoi ? Changer ma

coiffe ? En faire parade ? montrer le minois qu'elle couronne ? **Chenos,** en cornouaillais **chinossen** explique un confrère qui s'y entend, M. Noël Spéranze, est un mot dont une règle bien connue de la phonétique bretonne adoucit en **j** les deux consonnes initiales après l'article **ar** : quant à en connaître le sens, c'est une autre affaire.

Et le costume des hommes ? Les hommes du Léon, plus

SAINT-THÉGONNEC - LE COSTUME DES HOMMES.

prompts encore que leurs femmes, ont presque tous abandonné leur costume. Entre les deux guerres, aux foires célèbres de Landivisiau, au pays des **julots** où le cheval est roi, mais où abonde tout bétail, on circulait, non sans peine, entre des groupes

JEUNES FILLES DE KERLOUAN EN COSTUME DE CÉRÉMONIE, COIFFÉES DE LA CORNETTE

compacts de paysans en casquette plate et veston de ville. Il y a seulement un quart de siècle, on pouvait croire assuré, dans ces cantons, le maintien de la tradition vestimentaire, du « chapeau de castor », remplaçable en été par un chapeau de paille également rond, de la veste longue en drap noir à poches festonnées et à basques dans le dos, du gilet noir à boutons noirs, ouvert large-

JEUNES FILLES DE BRIGNOGAN ET DE PLOUNÉOUR-TREZ PORTANT «L'HABIT DE DAMAS » - PARDON DU FOLGOET.

ment sur une chemise blanche, du pantalon noir, de la large ceinture en drap noir et blanc du côté de Saint-Thégonnec, en drap bleu du côté de Saint-Pol : ensemble de bonne qualité, sans vaines fioritures, non pas triste, mais sérieux comme le costume des femmes, bien digne en somme d'un pays où l'on ne dansait guère, où l'on chantait moins de chansonnettes que de cantiques, et où le port de la soutane est plus recherché qu'en tout autre terroir bas-breton.

Eh ! bien, c'est sur l'une de ses côtes, farouche entre les plus farouches, que se sont conservés les costumes de femmes les plus magnifiques et les plus colorés qui soient en Bretagne. De femmes ou, pour préciser, de jeunes filles. Il s'agit de ceux que portent, quelques-unes à leur mariage, la plupart aux très grandes fêtes, les filles de Guissény, de Kerlouan, de Brignogan et de Plounéour-Trez. Ils font chaque année, le 8 septembre, l'émerveillement des pèlerins et des curieux au pardon de Notre-Dame du Folgoët. Voici d'après M. l'abbé Conq, recteur de Plounéour-Trez, les différentes pièces qui composent celui de ses paroissiennes : une robe de damas rouge ou violet, avec nombreux galons d'or et d'argent, une série de petits châles superposés, en tulle finement brodé, de longueur décroissante, se rejoignant sous un tablier brodé et de nombreuses pièces de drap fin de toutes couleurs ; un plastron, tout émaillé de fils d'or et d'argent ; une coiffe très originale, comportant de longues ailes blanches entièrement brodées, et, sur la nuque, une pièce de soutien également émaillée de fils d'or et d'argent... « A Kerlouan et Guissény, les petits châles sont remplacés par un long châle unique en mérinos blanc, et la coiffe par une élégante cornette... »

L'ensemble est appelé « l'habit de damas ». Il paraît, ajoute mon obligeant informateur, que c'est toute une affaire de s'en habiller, qu'il faut même le concours de spécialistes munies de quantité d'épingles. Il existerait dans le pays de temps immémorial, mais seulement chez quelques familles aisées — une soixantaine — qui le conservent précieusement et ne le prêtent qu'à quelques parents et amis : car il est difficile à réparer. On *suppose* (ce n'est pas moi qui souligne) « qu'il a été copié sur certains costumes portés par les châtelains et princesses bretonnes au cours du Moyen âge ».

Associons-nous à la réserve que ce soulignement implique : il est assez fréquent en Bretagne, dans un petit monde de chercheurs et de curieux, de reculer au-delà du vraisemblable l'origine des costumes locaux. Mais, sur la planche de Lalaisse intitulée « Mariés de Kerlouan » vieille d'un siècle, on reconnaît aisément l'habit de damas, les galons fleuris, le ou les petits châles et la coiffe aux larges ailes tombantes.

Ne quittons pas cette côte sans y signaler, à l'actif des riverains mâles, un manteau court à capuchon, en molleton blanc,

COSTUME DE CÉRÉMONIE DE BRIGNOGAN ET DE PLOUNÉOUR-TREZ.

COSTUMES DE BRIGNOGAN ET PLOUNÉOUR-TREZ

- DÉTAILS DES BRODERIES

OUESSANTINE.

le **kabik**, que beaucoup de visiteuses ont féminisé en l'adoptant, et le **kalaboussen,** sorte de passe-montagne en forte étoffe bleue. L'un et l'autre datent de loin.

Les femmes de l'île de Batz ont porté jusqu'à ces dernières

années une coiffe à bavolet assez semblable à celle de Bréhat. Quant aux Ouessantines, la leur n'est peut-être pas aussi différente qu'elle le paraît de plusieurs autres coiffes bretonnes, et c'est bien s'aventurer que d'en chercher l'origine dans la campagne romaine, sur la foi d'une ressemblance discutable. Mais elle présente cette particularité unique, de laisser les cheveux se répandre sur les épaules, au lieu de les emprisonner, ou du moins de faire semblant. C'est agréable à regarder quand les cheveux sont abondants, soyeux et naturellement ondulés, mais cela fait un peu fillette quand ils grisonnent derrière un visage de soixante printemps buriné par le vent et l'embrun. Malheureusement — tel est le cours actuel des choses — ce seront sans doute les vieilles qui seront les dernières à garder cette coiffure.

BONNET DE FILLETTE OUESSANTINE.

MUSICIENS DEVANT LE CALVAIRE DE PLOUGASTEL.

PRESQU'ILE DE PLOUGASTEL

C'est ici l'un des réduits de la tradition, non de la routine. Les habitants de Plougastel sont gens d'initiative : ils ont porté cependant jusqu'à la fin du dernier siècle le bonnet rouge que portaient sous Louis XIV la plupart des Cornouaillais, et qui ne différait guère du bonnet dit napolitain. Quand il n'était pas rouge, il était bleu. C'est ainsi coiffés, et portant aussi le caban blanc à capuchon, le gilet à deux rangs de boutons, la ceinture de drap et le pantalon de toile blanche large du haut, étroit du bas, qu'ils passaient l'eau sur leurs chaloupes à deux voiles pour venir à Brest vendre leurs cerises, leurs prunes et leurs fraises. Le pantalon de toile blanche est devenu un pantalon de drap noir, le bonnet rouge un feutre rond enrubanné ; mais la ceinture est restée, de couleur bleu-azur le plus souvent, le gilet aussi, à deux rangs de boutons blancs, lui-même étant vert-billard ou bleu-violet. Une veste le recouvre, violette ou bleue, brodée à

COSTUME DE PLOUGASTEL.

l'encolure de fil orange, citron, rouge ou vert, décorée également de boutons blancs et munie par derrière, comme le gilet, à la lisière du bas, d'un petit godet et dont la présence intrigue.

PLOUGASTEL : COIFFE ET FICHU VUS DE DOS.

COSTUME DE FÊTE DE PLOUGASTEL.

Le costume féminin est l'un des plus originaux et des plus harmonieux de toute la Bretagne. Il comprend un corsage de drap noir dont les manches descendent un peu au-dessous du coude, un corselet noir qui nous annonce la Cornouaille, pourvu au bas du dos, entre deux séries de trois godets, d'un petit saillant brodé, une jupe noire, un tablier noir sans piécette, moulé sur les hanches, bref, un ensemble noir, discrètement réveillé par un fichu de

cotonnade bleue, à carreaux blancs pour les femmes mariées, à fleurettes blanches et pointillé blanc pour les jeunes filles, blanche entièrement et brodée aux grandes fêtes, religieuses ou autres. Et puis la coiffe.

La coiffe est de lingerie unie. Unie, mais non pas simple, il s'en faut. D'abord elle se pose sur deux sous-coiffes, dont l'une utilise une plaquette de zinc. Et encore par dessous, un turban de coton noir tressé tient le chignon. La coiffe même, pour se présenter correctement, pliée comme il convient, avec le flot de ses brides à droite et les deux autres sur le dos, réclame des mains expertes et des épingles. Mais, une fois ce léger édifice en place, quelle réussite, quelle chaste élégance, quel parachèvement de l'ensemble !

L'ensemble était plus hardi et non moins heureux, plus séduisant encore, quand au lieu du noir monotone s'opposaient en se complétant des verts et des mauves d'une délicatesse unique, relevés encore par le vif incarnat d'une bordure ou d'une bride, égayés par les fleurs d'une ceinture dont le vent et la marche animaient les longs rubans. Ces coloris ont paru déplacés au cours de la première guerre mondiale, qui causa tant de deuils dans les villages bretons, et on ne les voit plus qu'aux défilés et sur les scènes des fêtes folkloriques, ou encore, eux ou d'autres, sur le bonnet à quartiers, le corselet, la camisole, la jupe et le tablier des fillettes aux cheveux flottants.

PLOUGASTEL :
BÉBÉ
EN COSTUME DE FÊTE.

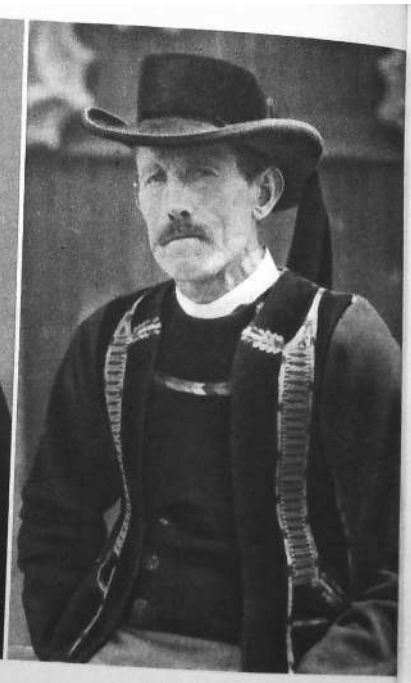
CHATEAULIN : COSTUME DE FÊTE (COIFFE GARNIE DE DUVET).

VALLÉE DE L'AULNE

Entre l'Aré et la Montagne Noire, deux coiffes se partagent le bassin de l'Aulne.

A l'Ouest, pays **rouzik,** c'est la coiffe de Châteaulin, c'est-à-dire surtout celle des environs, coiffe paysanne (car Châteaulin eut aussi une coiffe d'artisane qu'accompagnait le dimanche un châle-tapis et qui n'existe plus, ou si peu !). Cette coiffe paysanne est encore celle de Quimerc'h, du Faou, d'Argol et, à quelques détails près, celle de Pleyben et de Braspars. Ce qui la caractérise, c'est d'une part le triangle aplati qu'elle dessine sur le

COSTUME DE GOUÉZEC.



CULTIVATEUR DE SAINT-THOIS.

devant, de l'autre la façon de relever les ailes, qui primitivement pendaient de chaque côté, et de les lier sur le dessus. Ample jadis et unie, elle s'est progressivement réduite, de façon à n'être plus entre les deux guerres qu'un minuscule ornement de tulle et de toile, fixé sur la tête par un nœud et par des épingles. Parallèlement s'amenuisait le col de forme spéciale qui entoure le cou à distance. Aux jours de gala, les jeunes filles garnissent de fleurs artificielles ou de duvet, blanc comme les fleurs, une coiffe moins étriquée, brodée et agrémentée par derrière d'un double pendentif de petits rubans fleuris. Même floraison sur le devant du col, y formant une sorte de guimpe.

FEMME DE BRASPARS SOUS LE CAPOT DE DEUIL.

A Pleyben, à Braspars, les ailes s'arrondissent au-dessus de la tête, au lieu d'être horizontales. Dans les trois cantons, elles peuvent, en cas de deuil, s'élargir, se rabattre et descendre sur la poitrine. Elles se recouvrent, pour les sorties, d'un capot de drap noir. Quelques vieilles femmes de Botmeur ou de Brennilis gardent un capot noir un peu différent. Dans les trois cantons, le corsage est noir, la jupe également, le tablier quelquefois. Le velours, chez les élégantes, remplace largement ou totalement le drap. Le bonnet des fillettes est en velours noir souvent orné de fleurs artificielles noires.

Exemple typique du particularisme breton : à Gouëzec, à sept kilomètres de Pleyben, se porte, sur une sous-coiffe en filet brodé, une coiffe différente, dont les ailes sont bizarrement exhaussées, puis repliées par dessous en forme de boucle. Plus à l'Est, à Saint-Thois, la boucle n'est plus tout à fait la même. Dans ces dernières années, ces deux coiffes ont bien diminué de volume : prélude à leur disparition.

Les cultivateurs qui ont gardé le costume portent le feutre rond à large ruban de velours noir, une veste légèrement cintrée à basques et à boutons noirs, un gilet ouvert en carré et bordé de velours, une ceinture de drap bleu uni. Pas de cravate chez les anciens : l'aspect général est aussi léonard que cornouaillais. La broderie fait son apparition à Saint-Thois.

COIFFE DE CARHAIX ET HUELGOAT, DITE « CORLEDEN ».

A l'Est s'étend le pays de la **corléden,** la coiffe la plus simplette et la moins fantaisiste de toutes, puisqu'elle se ramène à un bonnet rond de filet brodé ou non, posé à plat sur l'occiput comme un tambourin. C'est un diminutif de celles qu'on voit sur quelques têtes chenues dans la Montagne Noire, formée d'une passe lisse et d'un fond sans empois où les cheveux se logent, vrai bonnet de nuit en plein jour. A Châteauneuf-du-Faou, la simplicité de la corléden n'est pas jugée suffisante aux jours de fête, et on l'agrémente alors d'un double demi-cercle de dentelle, l'un surmontant la coiffe, l'autre se fermant sur la nuque. Gourin se contente de faire passer symétriquement deux ailes étroites derrière l'oreille et de les réunir au-dessus de la tête. Le Huelgoat et Carhaix n'ont que leur petit rond, généralement brodé, comme le col qui l'accompagne, mais arborent pour les cérémonies la grande cornette finement brodée, elle aussi, sans le châle.

Pays de la corléden ou pays **dardoup,** c'est le même. Les hommes, ceux de la montagne surtout, y portaient autrefois des vestes d'un inusable tissu roux, doublées pour l'hiver de poil de chèvre et — montagne ou vallée — des culottes étroites de toile forte, **bragou-ber.** Puis ils adoptèrent le pantalon. Ce qui continue le plus à les distinguer, c'est leur feutre rond aux bords relativement étroits et relevés partout à la même hauteur, qui ne

CHATEAUNEUF-DU-FAOU
JEUNE FILLE EN COSTUME DE DIMANCHE.

JEUNE FILLE EN COSTUME DE FÊTE
(COIFFE AVEC UNE DOUBLE AURÉOLE).

laisse pendre par derrière aucun ruban. Mais bien peu vont encore aux champs ainsi coiffés et vêtus.

Plus à l'Est, il n'y a plus pour les hommes de costume local. Mais les femmes, du côté de Rostrenen, portent encore le corsage orné de velours et une coiffe peu différente de la corléden. Cette coiffe, autour de Corlay dont elle prend le nom, laisse pendre sur la nuque le chignon enveloppé d'une résille ; ce n'est pas disgracieux.

PAYS DE LA BOURLÉDEN (COSTUME DE FÊTE PORTÉ VERS 1900).

BOURLÉDEN EN COSTUME BLANC DE CÉRÉMONIE (MODE ACTUELLE).

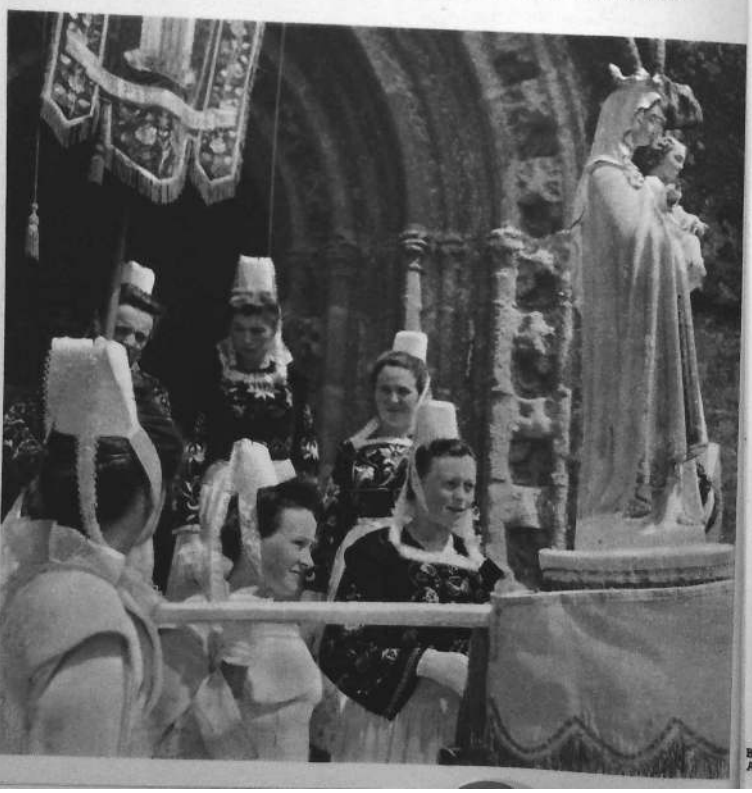
LE PAYS GLAZIK

Nous voici au cœur de la Cornouaille, capitale Quimper-Corentin, au pays des hommes bleus (bleu se dit **glaz** en breton). Il comprend au Nord-Ouest le Porzay, au Nord-Est le canton de Briec, pousse sa pointe à l'Ouest jusqu'à Landudec et Guiler, dépasse Plomelin sur la rive droite de l'Odet.

Il y a soixante ou quatre-vingts ans, bien des costumes bretons étaient bleus, d'un bleu généralement très foncé : celui-ci est resté bleu de roi et bleu clair, avec des bordures de velours noir soulignées de broderies orange, citron, etc... : ceci pour le **chupen** et la veste, car le pantalon n'a aucun caractère distinctif. Entre les deux guerres, on pouvait encore, à Plomelin, à Plonéis ou à Plomodiern, voir aux messes du dimanche tous les assistants mâles ainsi vêtus. Feutre rond à boucle d'argent, bien entendu, avec velours qui s'est démesurément élargi au cours des derniers trente ans. Au grand pardon de Sainte-Anne-la-Palud, le dernier dimanche d'août, et à la Troménie de Locronan, le deuxième dimanche de juillet, le costume **glazik** est encore très porté.

C'est là aussi qu'on peut admirer les plus beaux groupes de femmes **bourléden**, leurs riches broderies de fil d'or sur velours noir ou de fil d'argent sur satin blanc : rien de trop cossu pour honorer le grand saint Ronan et sainte Anne.

Quand on compare les processions d'aujourd'hui avec celle du « Grand Pardon » que Jules Breton exposa en 1869, on constate que la magnificence n'était pas moindre alors, mais la façon des corsages et



BOURLÉDEN
AU PARDON DE LOCRONAN.

JEUNES GENS EN COSTUME GLAZIK
A LA PROCESSION DE LOCRONAN.

le volume des coiffes ont changé, ainsi que les ornements. Le corselet qui dessinait sur la poitrine et le dos sa double courbe, soulignée de velours ou de galon, est remplacé par un corsage emboîtant l'épaule ; les rubans à pampilles et à franges qui, par derrière, pendaient de la coiffe et de la ceinture, ont disparu. La coiffe posée d'abord presque horizontalement, et

VIEUX TAMBOUR
GLAZIK.

grande assez pour couvrir tous les cheveux, s'est réduite en reculant vers l'arrière et en prenant de la verticale, tandis que s'élargissait une mentonnière brodée et que s'allongeaient par derrière deux étroites brides analogues à celles de la Plougastelen, mais partant du haut de la coiffe, non du bas. Or, depuis quelques années, cette coiffe passée à l'état de symbole a repris quelque ampleur tout en gardant sa verticalité. En même temps l'ancien col flou à grosses fronces redevient à la mode. Heureuse mode, et louée soit l'initiative quimpéroise qui l'a suscitée ! Notons que Quimper avait gardé jusqu'à la fin du dernier siècle une coiffe d'artisane qui n'existe plus : on en trouverait peut-être encore l'analogue à Pont-Croix, et certainement à Kerity.

CORNETTE DE CONCARNEAU
AVEC LE CHALE DE CÉRÉMONIE.

PORTS DE PÊCHE CORNOUAILLAIS

A Douarnenez se porte une autre coiffe d'artisane qui se porte aussi, presque pareille, à Camaret, Audierne, l'Ile-Tudy, Concarneau, soit en cinq ports de pêche. Comme leur pêche principale était celle de la sardine et que femmes et filles de pêcheurs travaillaient pour la plupart dans les usines de conserves ou les magasins de mareyeurs, on a donné à cette coiffe et, par une extension habituelle, à celles qui la portaient le nom un peu blagueur de pen-sardin : **pen**, on le sait, veut dire tête. Or, c'est aussi la coiffe de Crozon et de sa presqu'île, à l'Ouest d'Argol et de Saint-Nic, quand les habitantes se coiffent. Mais, dans l'ordinaire des jours, aux champs surtout, il y a des années qu'elles se contentent d'une fanchon.

La **pen-sardin** brodée ou non, est une agréable petite coiffe (elle a légèrement diminué au cours des ans) qui épouse bien la forme de la tête. Cerclée d'un ruban blanc qui se noue sur la nuque et dont la rosette prend une certaine importance à Crozon, elle a pour signe distinctif le relèvement de ses deux coins derrière l'oreille. Jadis la guimpe ou le jabot, le fichu de la semaine ou le châle du dimanche lui étaient associés. A l'Ile-Tudy, cette coiffe est restée citadine, à Concarneau de même : celle d'Audierne se porte dans la commune de Plouhinec, à la fois rurale et maritime, et celle de Douarnenez est aussi celle de Ploaré et de Pouldergat. Mais, détail d'importance, les femmes de cette banlieue ont gardé le corsage paysan, celui de presque toute la Cornouaille, caractérisé à Ploaré par les bordures de velours, à Pouldergat par le croisement oblique sur la poitrine

COIFFES DE LA PRESQU'ILE DE CROZON
DITES « PEN-SARDIN ».

JEUNE FILLE DE CROZON
EN COSTUME DE DIMANCHE.

et par une large broderie de fine soie, à petits points serrés, où domine un beau rouge : ceci, naturellement, aux jours de grandes fêtes, où le chupen des hommes est pareillement brodé et où leur feutre rond est enrubanné de fils d'or.

Quant aux pêcheurs eux-mêmes, le béret, la vareuse de molleton, la blouse et le pantalon de longotte, le gilet de laine tricotée à la main, ont été longtemps les signes visibles de leur métier, ainsi que les cirés bruns ou plus souvent jaunes, les sabots et les sabots-bottes. Une bonne partie de cet équipement subsiste. Ils

chaussent depuis une bonne décade la botte de caoutchouc. Leurs cotonnades ont varié de ton : bleu d'atelier, puis rouge tan, puis rouge vif (un rouge que les lessives répétées et le soleil transformaient en un joli rose éteint). Entre 1900 et 1914, des rapins installés à Douarnenez adoptèrent cette mode, qui se répandit chez les estivants : on fit de ces complets de toile à Toulon, à Paris, en y mettant, pour la couleur locale, une pointe marinière (pantalons à pont et pattes d'éléphant). Les pêcheurs sont revenus au bleu et portent volontiers la casquette marine à visière.

CAP SIZUN ET ILE DE SEIN

Le Cap-Sizun n'a pas fait comme la presqu'île de Crozon, il n'a pas adopté la coiffe de Douarnenez et d'Audierne. Il a sa coiffe villageoise, pas très différente pour l'essentiel de celle de Châteaulin : mêmes ailes relevées, col analogue, mais moins ample, même rapetissement progressif depuis le temps peu lointain où Lionel Royer rassemblait devant la mer ses modèles d'Esquibien ou de Primelin, comme un peu avant lui Dagnan Bouveret et Charles Cottet prenaient les leurs, femmes de Pleyben ou de Plougastel, sur le placître des chapelles, au jour du pardon. Notons le noir habituel du corsage, de la jupe, et celui de la capeline sur quelques têtes qui ne sont plus jeunes. Quant aux hommes, pêcheurs ou laboureurs, ou les deux à la fois, leur tenue est celle des marins ou des ouvriers de ville, leur coiffure est le béret ou la casquette marine. Comme la presqu'île de Crozon, le Cap a une population nombreuse de retraités de la Marine Nationale qui, ne portant plus l'uniforme à galons, ne porteraient pas volontiers l'uniforme local, s'il en était un. Mais, depuis au moins la Révolution de 89, il n'y en a pas.

COIFFE DU CAP SIZUN.

Franchissons le Raz, débarquons à l'Ile. Il est superflu, au pays, de préciser que c'est l'île de Sein. Les Iliennes, au début de ce siècle, étaient toutes en noir, de la tête aux pieds, coiffe, corsage, robe et tablier, sauf le liseré blanc du col. Ce noir impressionnant a suscité chez les visiteurs experts au maniement de la plume de belles phrases dans le genre sinistre : « deuil éternel... éternel veuvage », etc... Qu'on se rassure : elles savaient sourire et même rire. Mais il est hors de doute qu'une certaine gravité, un fort sentiment de la tenue et de la tradition s'expriment ainsi. D'où vient chez elles le choix de ce drap noir pour leur **jubilinen**, c'est-à-dire pour leur coiffe ? (Car, pour le corsage, la jupe et le reste, elles ne sont pas les seules à préférer le noir). Il est difficile de le dire, mais il faut se méfier d'une littérature facile.

Hélas ! la question risque de ne plus se poser longtemps. Ce sévère costume qui ne nuisait pas à la beauté ni même à la grâce est en train de disparaître, et rapidement. Déjà entre les deux

COIFFE DE L'ILE DE SEIN.

guerres, on commençait à faire comme ailleurs, à ne plus garder que la coiffe, culte dernier des fidélités défaillantes. Un journal de la région donnait récemment la photographie d'une noce à l'Ile : sur dix-huit portraiturées, trois portaient encore le costume. Et qu'on se le dise : la mariée ne semblait pas du tout haïr le blanc.

Les hommes aussi, dans ces grandes occasions, se sont mis à la mode des villes. Dans l'exercice de leur métier, ils s'habillent en pêcheurs, comme ils l'ont toujours fait. Un beau film, tiré d'un beau roman, s'est laissé aller, pour bien ensauvager l'atmosphère, à présenter ces Iliens comme des déguenillés et des hirsutes. Ils ne devaient pas être bien différents, il y a cent ans, de ce qu'ils étaient il y en a cinquante. Or on les voyait aussi bien vêtus à cette date, dans leur vêtement de pêche, que les « collègues » les mieux mis des autres ports bretons, aussi dignes, aussi corrects que les Iliennes, et c'est tout dire.

LE PAYS BIGOUDEN

Bigouden devrait s'écrire **begouden**, si, comme nous le croyons, d'accord avec quelques interprètes, le radical du mot est **beg**, qui signifie pointe, **ou** marquant le pluriel et **den** étant le suffixe déjà rencontré dans bourléden, corléden, chicoloden, etc... Mais, de grâce, ne dites pas bigoudine et ne parlez pas sans vérifier, de figures rondes et de cheveux noirs.

Cette coiffe, qui n'avait pas plus de vingt ou trente ans vers 1850, est double, comme la bourléden : elle comprend le **bigouden** proprement dit, et le **daléden** qui, autrefois à la suite, aujourd'hui s'en trouve enveloppé, tous deux surmontant un béguin de drap sur lequel les cheveux étaient remontés et lissés par derrière, mais qu'ils recouvrent entièrement depuis une bonne vingtaine d'années. La petite coiffe triangulaire de devant, la seule habituellement portée jadis, sauf aux dimanches et aux fêtes, était surmontée d'un minuscule appendice qu'on interpréta à la manière freudienne, avant Freud. Pas de guimpe : le corsage montait jusqu'au cou, et le col jusqu'au menton.

Ce corsage serré sur la poitrine et l'aplatissant, ou le triple gilet galonné des grands jours, le double ou triple parement galonné et brodé de la manche large et courte, les trois cotillons superposés dont celui de dessus laissait voir la bordure des deux autres, le bourrelet qui les soutenait, mais surtout cette coiffure singulière, cette cocarde de soie d'une largeur inusitée, ce bonnet **bleo** (1) brodé et pailleté, ces cheveux tirés par devant et plaqués par derrière sur le fond du bonnet, plus anciennement

(1) - Cheveux.

BIGOUDEN, COIFFE ANCIENNE.

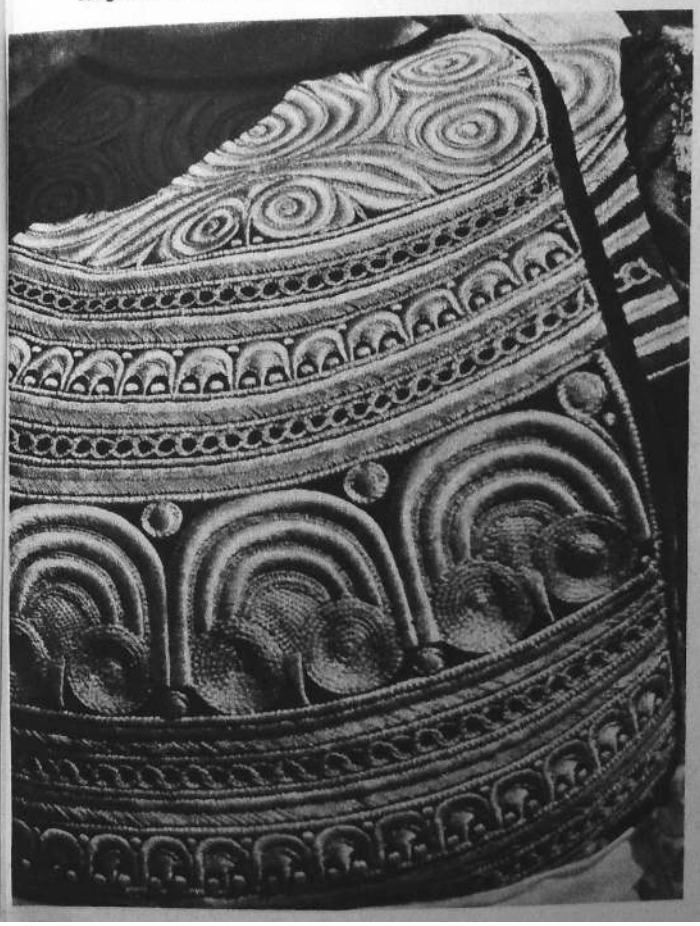
ce tablier raide et chiné, tout cela composait un ensemble lourd et voyant où la femme prenait figure d'idole asiatique, et bien des gens, même natifs de Bretagne, s'empressèrent d'approuver quand des ethnologues improvisés déclarèrent que la population était originaire du Tibet, de l'Altaï ou de la toundra.

Depuis, le costume s'est allégé, humanisé, urbanisé (il l'était déjà en ville, à Pont-l'Abbé) et du coup le faciès mongolique a perdu de son évidence. A partir de 1900 le velours noir, toujours

de belle qualité, vint concurrencer les broderies hautes en couleur ; il les remplaça surtout pendant les années de guerre, de 1914 à 1919, et garda son avance assez longtemps, mais aussi aux dépens de la draperie, jugée trop sévère. En même temps l'encolure des corsages s'échancrait largement, laissant voir chez les jeunes des nuques le plus souvent belles. Et puis la broderie est redevenue en honneur, broderie d'abord au passé,

COSTUME DE LA BIGOUDEN :
DÉTAIL DES BRODERIES DU CORSELET

aidée de verroterie, prétendant faire beaucoup avec peu ; et finalement broderie traditionnelle, en belle soie orange ou citron, avec les palmettes, les cornes de bélier, les soleils, les fougères, les dents de scie, la chaîne, qu'il plaît à des brodeurs



symbolistes d'appeler chaîne de vie. Il est difficile de savoir avec certitude où ces artistes, qui sont pittoresques et justement fiers de leur art, mais qui ne sont pas les seuls brodeurs cornouaillais, ont pris les motifs de leur décoration : rappellons seulement, sans nous perdre dans une métaphysique de la broderie, ni recourir au pays des lamas, que dans le royaume gallo-frank du bon roi Dagobert la fougère et la dent de scie étaient des motifs architecturaux des plus connus.

Retour à la tradition, disions-nous. Une chose cependant a changé, et qui est d'importance : ce qui soulignait autrefois une encolure prend aujourd'hui tout un devant de corsage ; ce qui rehaussait un coin de manche la recouvre toute. Palmettes et soleils sont prodigués sur le drap noir de la jupe, sur le satin clair du tablier, et quelles dimensions on leur donne ! La coiffe en a fait autant : à l'inverse de ce qui se passait au Cap et à Châteaulin, elle s'est exhaussée graduellement, au mépris du vent qui souffle et du plafond bas des autos. Les brodeuses ont rivalisé d'exubérance avec les brodeurs. Une broderie plate, plus modeste, était autrefois très répandue, surtout sur la coiffe « de tous les jours » : on l'abandonne à la vieillesse et au deuil, lequel se reconnaissait encore à la toile jaune du bigouden; on s'en tient à ces reliefs de grand luxe, à ces chefs-d'œuvre coûteux que ne sont pas — on s'en doute — la coiffure quotidienne, mais qui ne remplace plus guère aucune autre.

La part faite à cette surcharge décorative, le costume de l'homme, tel qu'on le voit aujourd'hui, mais de moins en moins, a peu changé depuis cent ans. Comme chez la femme, le noir franc a triomphé du bleu noirâtre, le drap de Montauban du tissu rigide dont était fait le vieux chupen ; mais le carré de broderie est resté sur le dit chupen à la place du cœur, en bénéficiant de l'importance accordée de nos jours à toute broderie, et le gilet est aussi rutilant sur lui que sur elle. Le chapeau a gardé sa forme spéciale, sa calotte plus rétrécie du haut que les autres, ses bords relativement étroits et aplatis, le triple ou quadruple velours qui agite par derrière un nombre double de rubans. Là aussi, le retour à la tradition s'affirme. Dans la vie courante, un assez plat veston noir à revers remplace depuis quarante ans le chupen à manches (celui du glazik n'en a pas). Et le pantalon, qui se distinguait au dernier siècle par sa largeur, noir aussi, a pris des dimensions plus banales.

A Kerity, petite ville de marins (non pas village), qui avait ses rues portant chacune un nom, sa place du Marché, son église (on la répare), les hommes n'avaient pas le costume paysan, et les femmes avaient celui des artisanes : le fichu, le châle de cérémonie, le tablier à piécette (celui des bigouden, très ample, n'en a pas), et leur coiffe, appelée par dérision, dans le voisinage, **poch plak** ou **poch dour** (sac aplati, sac à eau), qui n'en est pas

BIGOUDEN.

BIGOUDEN AU PARDON DE SAINTE-ANNE-LA-PALUD.

BIGOUDEN A PONT-L'ABBÉ.

moins seyante, avec sa rosette posée au sommet comme un papillon. Jointe au reste elle couronne un ensemble d'une blancheur angélique, qui convient admirablement à la jeunesse. Mais cet ensemble n'a pas souvent lieu de se produire. Dans le quotidien le costume a pâti d'abord de l'invasion bigouden, et succombe presque sous celle des modes bourgeoises.

Répétons qu'une autre enclave en ce pays est l'Ile-Tudy, où la pen-sardin a encore quelques fidèles — pour combien de temps ?

KÉRITY, COSTUME DE CÉRÉMONIE.

AU PAYS DE LA COLLERETTE

Passons l'estuaire de l'Odet. A Bénodet nous entrons au pays de la **Kis Fouën**, de la mode de Fouesnant. Expression abusive, si elle désigne aussi les modes de la campagne concarnoise, de Pont-Aven, de Rosporden, d'Elliant, de Quim-

COIFFE ET COLLERETTE DE FOUESNANT.

perlé, de Scaër et même du Faouët (car elles se sont imposées jusqu'à l'Ellé). Or, elles sont toutes parentes, mais non identiques, et aucune, à vrai dire, ne prévaut sur les autres. Ce qui les caractérise en commun, c'est le déploiement des ailes de la coiffe et l'ampleur du col amidonné et gaufré. Exception faite de la région Guiscriff-Le Faouët, où l'on peut trouver la coiffe sans le col, on aurait le droit d'appeler ce large pays le pays de la collerette : il est, de l'aveu quasi-unanime, celui des grâces.

Avant de passer au noir, là aussi, et de céder la place au velours, le drap du vêtement fut d'un bleu sombre, orné, selon le lieu, l'époque ou la circonstance, de bandes de velours noir ou de broderies de couleur, souvent des deux. Les broderies les plus abondantes ornaient les habits des Elliantais et des Elliantaises. Le jaune y dominait, d'où le nom de **melenek** (jaune se dit melen) donné aux habitants. Les hommes de Scaër se faisaient broder un Saint-Sacrement dans le dos. Les broderies étaient discrètes dans la campagne de Quimperlé, à Trégunc, à Lanriec, à Rosporden, à Fouesnant, réduites parfois à cerner d'un fil de soie bleue, violette ou verte des œillets où passait le cordon qui serrait le bas du corsage. Le haut s'ouvrait en carré plus ou moins grand pour laisser voir une guimpe blanche, gracieuse autant que pudique. A Pont-Aven, chef-lieu d'une aimable Arcadie chère aux artistes, les galons d'argent fleuris de pourpre se succèdent en ordre serré sur les jupes, sur les larges manches évasées près des mains, et c'est encore ainsi que se présentent aux fêtes estivales les élégantes de cette petite ville. Le galon reste roi à Pont-Aven, tandis que la fleur d'or règne ailleurs.

En signe de deuil ou d'humilité, la coiffe laisse pendre ses ailes et le col semble s'abandonner. Du moins le faisait-il il n'y a pas plus de dix ans ; mais l'orgueilleux n'y consent plus guère, il tient à l'abondance de ses plis menus, à la savante et ostentatoire courbure que le fer de la repasseuse lui imprime. La coiffe elle-même, qui au début du siècle devenait, ainsi que le col, trop petite, s'est mise comme lui à faire l'importante, à s'élargir et à dresser haut ses deux grandes ailes. *Quo non ascendam ?* semble-t-elle dire. Fort bien : mais il sied d'avoir le pas léger, la taille souple et quelque fraîcheur pour porter avantageusement cette cime neigeuse, et l'on a le droit, devant des maturités mal assorties, d'évoquer en comparaison le spectacle de jeunes Fouesnantaises dans leur cour de ferme, des sabots de bois aux pieds, et sur la tête le large ruban rose, bleu ou noir de leur coiffe de dessous, la **coëff bihan**, qui n'a pas mauvaise grâce à se passer de la grande.

Au siècle dernier, les paysans de ces campagnes ont porté longtemps les **bragou braz** et les ceintures de cuir blanc à boucle ouvragée. Volontiers, leur chapeau du dimanche s'ornait d'une plume de paon. On ne lui voit plus cette parure facile, et d'ail-

COSTUME DE PONT-AVEN.

JEUNE FILLE EN SOUS-COIFFE DE FOUESNANT, TELLE QU'ON LA PORTAIT VERS 1920.

leurs il n'y a plus beaucoup de paons dans les basses-cours ; mais, comme celui du pays glazik ou rouzik, il se pare d'un velours plus large que le chapeau n'est haut. Ceci depuis une bonne vingtaine d'années.

DE L'ELLÉ AU SCORFF

D'une rivière à l'autre, entre le Faouët et Guéméné, entre Plouay et Plouray, c'est le pays des **Mille-Boutons** et du **Capot-Ribot.**

Mille-boutons, c'est une galéjade, quoique nous soyons en Bretagne. Mais le fait est qu'il y en avait beaucoup — plus d'un cent — sur le costume des hommes, tel qu'on le portait à la fin du siècle dernier. Nous les avons déjà rencontrés ailleurs dans ce rôle d'ornement, mais nulle part employés avec un parti-pris

aussi marqué qu'en ce pays **pourlet,** car on lui donne encore ce nom. Imbriqués comme des ardoises, ils forment sur le drap ou le velours des bustes des verticales claires qui en égaient la teinte noire. Chez les femmes elles-mêmes, chez les fillettes, deux lignes se dessinent ainsi de l'encolure à la piécette du tablier. Ce tablier est souvent de couleur vive, et souvent aussi les manches courtes et larges ont un dessous de dentelle blanche qui en souligne le noir lustré.

Le **capot-ribot** est le nom donné à la curieuse capote portée dans ces cantons. Elle ne diffère pas essentiellement de la jubilinen de Sein, du Cap, de Braspars. Mais ses ailes ne font qu'un avec le bavolet ; elles ont une doublure mauve, rose ou verte, un fond à la fois rigide et plissé. Outre cette coiffure plus originale que gracieuse, qui n'a guère changé depuis un siècle, il existe dans cette région une coiffe de lingerie à mentonnière en forme de petit triangle, plissée elle aussi, amidonnée et posée à plat sur les cheveux, la pointe en dehors. Les brides se nouent à gauche, non pas sous l'oreille ni contre elle, mais au-dessus, et l'effet de l'ensemble est assez coquet.

DE LORIENT A VANNES

Après la Laïta, à l'Est, c'est le terroir lorientais, et le costume change. Pour ne tenir compte, encore une fois, que de l'essentiel, on peut dire que, de Lorient à Vannes, la coiffe est à peu près la même, avec un fond souple et une passe empesée, qui épouse la courbe du front (ainsi le fait-elle à Ploemeur, à Port-Louis, à Hennebont), ou esquisse au-dessus un angle surbaissé, comme à Auray et à Quiberon. Du moins en était-il ainsi il y a une trentaine d'années. Depuis, la coiffe lorientaise, saturée d'amidon, s'est soulevée au-dessus des cheveux et a pris, vue de face, l'aspect d'un petit monoplan. A Groix les ailes du monoplan se redressent, se font verticales comme pour bien montrer qu'elles renoncent à toute servitude et qu'elles ne veulent plus être qu'une élégance. Etonnez-vous si de jeunes têtes logiques décident de s'en passer complètement.

Cette coiffe, qui convient par ses petites dimensions à la citadine, est concurrencée à la campagne par une grande capote de calicot blanc à pois de couleur, ou de couleur à pois blancs. N'était cette différence, elle rappellerait, malgré sa largeur plus grande, le capot-ribot de Kernascléden et de Plouray : elle a comme lui un fond rigide à plis rayonnants.

Une autre particularité du costume féminin, c'est l'importance du tablier, surtout celle de sa piécette, qui est large et haute jusqu'à dépasser l'épaule. Elle l'est aussi à Auray,à Elven, à Baud,

à Vannes, à Pontivy. Là pourtant elle doit se réduire un peu, en faveur d'une guimpe qui réclame aussi sa place, ou d'une collerette qui manquerait son effet, si cette piécette se faisait trop envahissante. Tel est notamment le cas à Auray, où les femmes ont une sorte de col marin abondamment brodé.

Vannes a eu sa coiffe d'artisane, et la banlieue vannetaise sa coiffe « de saint Patern » aux ailes tombantes, avec l'habituel complément, guimpe, châle à franges et tablier à piécette. L'Ile-aux-Moines, dans la Petite-Mer — Mor Bihan, — et la presqu'île de Sarzeau peuvent se prévaloir encore d'une coiffure très élégante de gros filet brodé qui, au lieu d'être posée à plat sur les cheveux, les encadre. Une fine mousseline l'enveloppe par derrière ; un tissu arachnéen, brodé et festonné, fait semblant de couvrir les épaules en laissant à l'air le cou et la naissance de la gorge. Cette galante présentation a beaucoup séduit Le Braz, qui l'a déclaré en quelques-unes de ces phrases à lente cadence qu'il aimait : « Princesses de conte... patriciennes de la mer... ». Nul n'y contredira. Mais en vérité beaucoup de ces patriciennes et de ces princesses ont apparu à quiconque, sensible et doué de bons yeux, faisait son tour de Bretagne, et presque toujours le costume était pour quelque chose dans cette noblesse.

COIFFE DE LORIENTAISE.

Celui des hommes, entre Lorient et Vannes, n'a presque plus rien d'original. Encore quelques feutres ronds sur des têtes vieillissantes. Peut-être, à Gavres, quelques anciens de la marine et de la pêche ont-ils gardé le bonnet à oreillettes qui répondait au kalaboussen des Paganis : ce détail excepté, l'accoutrement des pêcheurs est à peu près le même sur toute la côte.

COSTUMES D'AURAY.

COSTUME DE L'ILE-AUX-MOINES : COIFFE ET FICHU DE DENTELLES.

RÉGION PONTIVYENNE

Mais à l'Est du Blavet, dans un triangle dont la base irait de Baud à Saint-Allouestre par Locminé et dont le sommet est à Pontivy, subsiste, plus ou moins délaissé à cette heure, un costume masculin très particulier, par la couleur et la décoration sinon par la coupe, la même qu'au Léon et au pays rouzik : c'est celui dit des **Moutons-Blancs**, sans doute parce que le blanc est le ton de l'ensemble, le noir étant celui des ornements de velours qui,

avec les rangées de boutons, sont tenus d'assurer le contraste. Deux détails à retenir : les poches de la veste sont placées très haut, et les bordures noires, là ou ailleurs, sont le plus souvent en dents de loup. Il en était déjà ainsi, comme du fond blanc, il y a un siècle.

Les femmes elles-mêmes étaient de blanc vêtues, avec les mêmes dents décoratives, noires sur le fond blanc du drap ou blanches sur le noir des galons. A Pontivy, leur coiffe ressemble de loin à celles de Lorient, d'Auray et de Vannes ; de près, elle rappelle le capot de drap noir en usage à l'Ouest de la ville,

LA « CORNEK » DE BAUD.

COIFFE DE BAUD.

avec deux barbes et un bavolet de moindres dimensions, mais nettement indiqués. Il y a dans la région deux autres coiffes : une capote de tulle et de filet au fond arrondi, qui se partage en trois bandes à bordure de dentelle, deux pour les épaules et celle du milieu pour le dos : c'est cette dernière qui lui a fait donner — non par celles qui la portent — le nom de **raie** ; et puis la **coiffe Kornek**, qui est la gloire de Baud et qui se porte aussi à Locminé, à Pluméliau, une merveille de dentelle enveloppant la tête, effleurant les épaules et encadrant à ravir un jeune visage.

COIFFE DE BAUD,
DITE « QUEUE DE RAIE ».

Terminons sur cette vision. Nous voici bientôt à la limite de la Basse-Bretagne. Un peu avant la dernière guerre, nous causions aux abords de Josselin avec un cultivateur âgé, coiffé du caractéristique chapeau rond du pays. Il nous apprit qu'il y en avait encore une dizaine peut-être à le porter comme lui. Où le breton ne se parle pas, le costume n'existe plus.

LE PRÉSENT ET L'AVENIR

Notre rapide inventaire appellerait bien des compléments et des distinguos. Nous sommes allés de terroir en terroir : une autre méthode répartirait la documentation faite ou à faire entre les âges, les circonstances, les métiers. Cela, nous n'avons pu, faute de place, que l'indiquer au passage. Le costume des enfants, par exemple, méritait un chapitre à part, avec ses corsages boudinés, ses petites robes juponnantes et ses béguins, ceux-ci différant d'un sexe à l'autre et d'un terroir au terroir voisin, pour bien vite céder la place à la tenue des grands, sauf à Plougastel. Et aussi le costume de cérémonie des jeunes filles, lequel, hormis « l'habit de damas » de la côte pagan, se caractérise par le port de la grande cornette, le plus souvent pointue par derrière, mais roulée à Crozon en cylindre plutôt qu'en cône, et partout associée au

BAUD : CAPOT DE TRAVAIL.

châle, sauf dans le Poher, où il s'en passe. Enfin la majestueuse cape de deuil.

Que de choses encore resteraient à dire sur le parti tiré des accessoires, boutons et boutonnières, boucles, bijoux, épingles ! L'ingéniosité bretonne s'est exercée diversement, selon l'époque ou le lieu, sur chacune des pièces du costume. De là une variété qui saisit dès l'abord et qui séduit. Cette variété s'est plutôt accusée que réduite au cours des ans, du moins chez les femmes, que la contagion des modes bourgeoises n'a pas atteintes aussi tôt, ou qui, en les subissant, ont pu les adapter. Voyez le cas du tablier : quelles nuances, de canton à canton, entre le tablier minuscule de la Kis Fouën actuelle, et celui de la bigouden, qui moule les hanches et fait le tour presque complet de la jupe ! Et cette piécette, autrement dit bavette, qu'on dédaignait souvent d'épingler sur le corsage qu'on laissait rabattue sur le tablier, mais qui prend une maîtresse place, dans le costume de la Lorientaise !

Un peu partout, le volume des coiffes a diminué : le voici. augmenter — avec excès peut-être — à Fouesnant et à Pont-l'Abbé. Il y a un siècle, l'aspect d'une coiffe de Saint-Thégonnec rappelait assez celui d'une coiffe de Scaër. La collerette se portait, plus ou moins grande, à la Feuillée, à Châteauneuf, à Kerfeunteun, à Mur. Et, noire ou blanche, la capeline de drap qui, ailes basses ou relevées, se maintient comme elle peut à Sein, au Cap, à Plouray, à Cléguérec, enveloppait la plupart des visages d'aïeules dans toute la Cornouaille. Cette unité s'est fragmentée, et il faut un peu d'attention pour remarquer, par exemple, du côté de Landudec et de Guiler, la transition entre la bigouden et la bourléden.

Vieilles ou jeunes, la plupart de ces coiffes sont jolies, toutes sont intéressantes. Et l'on peut jurer qu'il n'est pas de visage plus touchant, pour un fils, que celui d'une mère en coiffe de Lanriec, de Pleyben ou de Baud, plus séduisant pour un jeune homme, que celui d'une fiancée en coiffe de Tréguier, de Plougastel ou d'Auray, pas de prestance plus noble, pour quiconque sait regarder et voir, que celle d'un paysan habillé à la mode du Léon, du Poher ou du Porzay. Mais les coiffes bretonnes, les costumes bretons se maintiendront-ils ?

On a dit, et en principe on n'avait pas tort : « L'évolution est un signe de vitalité ». Mais il y a des évolutions pernicieuses : celles qui tendent à zéro, celles qui dénaturent. Il n'est pas bon qu'une coiffe se rapetisse indéfiniment, ni qu'à force de reculer vers l'arrière et de se dresser sur un plan vertical elle oublie sa fonction de coiffe, qui est de protéger les cheveux, non de les offrir à l'admiration publique et aux jeux du vent. La surabondance des dentelles et des broderies, merveilleuses, il faut en convenir, est un signe de décadence, comme le style flamboyant dans le gothique. Craignons que ces costumes fastueux, dont on accuse la cherté pour en expliquer la raréfaction, ne soient de ces faux riches qui éblouissent pour cacher l'imminence de leur ruine. Ils seront à leur place, ils le sont déjà sur les scènes des fêtes folkloriques, surtout s'ils témoignent d'une sincérité entière, s'ils sont portés avec le naturel et le sérieux qui conviennent.

Ne sonnons pas le glas à l'avance. Quand l'heure viendra de le faire, on pourra pleurer une beauté perdue, qui n'était pas belle seulement pour les yeux, et se consoler aussi en se disant que les costumes bretons n'étaient pas si bretons à l'origine, qui n'est pas très ancienne : ils le sont devenus.

CROZON : COIFFE DE CÉRÉMONIE.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
HAUTE-BRETAGNE	3
TRÉGOR	6
LÉON	8
PRESQU'ILE DE PLOUGASTEL	22
VALLÉE DE L'AULNE	27
LE PAYS GLAZIK	32
PORTS DE PÊCHE CORNOUAILLAIS	38
CAP SIZUN ET ILE DE SEIN	40
LE PAYS BIGOUDEN	42
AU PAYS DE LA COLLERETTE	51
DE L'ELLÉ AU SCORFF	54
DE LORIENT A VANNES	55
RÉGION PONTIVYENNE	58
LE PRÉSENT ET L'AVENIR	61

La photo de la couverture représente un paludier et une paludière, de Bourg-de-Batz, en costume de fête.

Les photographies illustrant cet ouvrage sont de JOS LE DOARÉ, Châteaulin à l'exception des suivantes :

GOURSAT, Paris - pages 4, 6, 7, 12, 13, 43, 49 et couverture. — MOLINARD, Paris - 32, 33, 37, 47, 51, 53. — KERISIT, Quimper - pages 22, 59. — DORTES, Le Perreux - pages 44, 45. — M. L., Paris - page 57.

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JUILLET 1981
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE SAPHO
A PARIS

Printed in France

COLLECTION
"LA FRANCE ILLUSTRÉE"

SENLIS - LE VALOIS - CHANTILLY • PARIS
REIMS • LES CHATEAUX DE LA LOIRE
LA VALLÉE DE CHEVREUSE • VÉZELAY
LOURDES • ANNECY - AIX - LES - BAINS
AVIGNON - ARLES - LES BAUX • POITIERS
LE LAC LÉMAN • LE MONT SAINT-MICHEL
COMPIÈGNE - PIERREFONDS • BOURGES
L'ÉGLISE DE BROU • BRETAGNE - NORD
BRETAGNE - FINISTÈRE • BRETAGNE - SUD
CHARTRES • STRASBOURG • VERSAILLES
NOTRE-DAME DE PARIS • St-BENOIT-s/-LOIRE
TOULOUSE • LE PAYS DE JEANNE D'ARC
COSTUMES BRETONS

ALPINA GUIDE BOOKS

ON FOOT IN PARIS • CHARTRES
THE CHATEAUX ON THE LOIRE
RHEIMS • VERSAILLES
THE CATHEDRAL OF NOTRE-DAME

ÉDITIONS ALPINA - 20, RUE ARMAND-MOISANT - PARIS